

## Calpurnius Siculus et le culte de la personnalité

Le culte de la personnalité, dont on sait qu'il naquit dans l'Orient hellénistique et qu'il fut exporté à Rome par Sylla, trouva des thuriféraires déjà parmi les poètes augustéens. Voltaire écrivait à propos de Louis XIV: «Il aimait les louanges et il est à souhaiter qu'un roi les aime, parce qu'alors il s'efforce de les mériter», mais il ajoutait quelques lignes plus loin: «Virgile et Horace, par reconnaissance, Ovide, par faiblesse, prodiguèrent à Auguste des éloges plus forts (*s.c.* que ceux prodigués à Louis XIV) et, si l'on songe aux proscriptions, bien moins mérités»<sup>1</sup>.

Dans une lettre écrite à Wilhelm Blos, Marx s'exprimait sans ambages: «Parce que je hais le culte de la personnalité»<sup>2</sup>, je n'ai jamais autorisé la publication des messages de louange dont on m'a harcelé de divers pays, tant qu'a vécu l'Internationale. Je n'ai même jamais envoyé de réponse, sinon pour manifester mon mécontentement<sup>3</sup>.

Il vaut la peine de citer le parallèle tracé entre Néron et Staline par l'historien soviétique Roy Medvedev: «Néron, se croyant grand acteur et grand poète, tuait non seulement ceux qui le surpassaient dans l'art de la poésie et de la déclamation. Lorsqu'il participait à des concours de chanteurs ou d'acteurs, il était toujours vainqueur, mais cela ne lui suffisait pas; il ordonnait que les statues des vainqueurs précédents fussent remises dans les placards. Très souvent l'attitude de Staline revenait au même. Ceux qui avaient fait autant ou plus que lui pour la Révolution méri-

1 *Oeuvres historiques. Le siècle de Louis XIV* (Paris 1957), p. 959.

2 Dans l'espoir de trouver le nom de l'inventeur de ce syntagme, j'ai compulsé le Littré et le Robert. Ce fut en vain.

3 Cf. Marx-Engels, *Soichineniia (Oeuvres)* 34 (Moscou), p. 241.

taient de ce fait d'être éliminés. Et il élevait partout des signes de sa gloire et des milliers et des milliers d'usines, d'entreprises portèrent ainsi son nom, tout comme beaucoup de villes: Stalinsk, Stalino, Stalinir, Stalingrad, Stalinbad, Stalinkan, Staline, Staliváros —en nombre incalculable—. Ceci rappelle encore Néron qui voulait donner à Rome le nom de Néropolis»<sup>4</sup>.

Dans la préface de cette étude, Georges Haupt écrit à propos du culte de la personnalité: «Cette expression qui donne une représentation vague, imprécise, édulcorée de l'arbitraire, de la terreur et des crimes, n'est pas un euphémisme, elle est le produit d'un «volontarisme subjectif», un artifice voulu, destiné à réduire toute la problématique et à déverser toute la critique sur un seul homme, mettant par là même hors de cause un système, une organisation, un appareil qui ont sécrété ce culte, et passant sous silence les circonstances sociales qui ont permis son éclosion»<sup>5</sup>. Cette appréciation est à la fois juste et fautive. S'il est vrai que l'appareil a «sécrété» le culte de la personnalité, l'opération ne s'est certes pas faite du jour au lendemain. Par ailleurs, la prétendue explication est erronée puisque, en sa qualité de secrétaire général du Parti, c'est Staline qui a «sécrété» l'appareil en le gorgeant de créatures à sa dévotion et lui obéissant au doigt et à l'oeil.

Le culte de la personnalité devait provoquer en Néron un enthousiasme d'autant plus délirant que très tôt, dès immédiatement après l'intronisation, la langue officielle souligna sa qualité d'ἀγαθὸς δαίμων et le caractère sotériologique de sa τύχη<sup>6</sup>, dans laquelle il faudrait voir, selon Franz Cumont<sup>7</sup>, l'équivalent du concept politico-religieux du Hvarenô iranien. Ajoutons que Néron, en montant sur le trône, trouva l'appareil déjà en place et dès tout de suite celui-ci l'encensa au point de lui faire perdre la tête. Néron était incapable de dire avec l'humour d'un Vespasien: «Je sens que je deviens un dieu».

4 Cf. *Le stalinisme. Origine, histoire, conséquence* (Paris 1972), p. 376.

5 P. 11 de la préface de l'ouvrage précédent.

6 Cf. *Poxy.* 7, 1021 = Chr. N. 113; *CIG.*, 3, 4699, Addit., p. 1187 = *IGGR.*, 1, 1110 = *OGIS.*, 2, 666 = *SB*, 4, 8303 = Smallwood, *Documents illustrating the Principate of Gaius, Claudius and Nero* (Cambridge 1967), n. 418 cités par O. Montevecchi, «Nerone e l'Egitto» dans *La Parola del Passato* 160, 1975, pp. 45 et 50; cf. aussi M. A. Levi, *Nerone e i suoi tempi* (Milan 1973), p. 110, n. 2.

7 Cf. *Textes et monuments relatifs aux mystères de Mithra*, 1 (Bruxelles 1899), p. 151.

L'histoire de l'antiquité ne dit pas tout, et pour cause, puisque tant d'oeuvres ont été englouties par le naufrage des temps, mais il ne faut pas exclure que Burrhus et Sénèque, surtout Sénèque, aient eu une grande part de responsabilité dans l'attitude d'un Néron qui mariait politique et cabotinage à ses risques et périls. Au demeurant, la comparaison faite par Medvedev entre Staline et Néron me semble reposer «auf schwachen Füßen». Je ne sache pas que Staline ait jamais prétendu être le meilleur danseur, le meilleur chanteur, le meilleur poète ni le meilleur cocher de son époque. Avant Medvedev, l'historien N.M. Karamzine avait souligné la fréquence avec laquelle on transforme les dirigeants en fétiches<sup>8</sup>.

J'ai réservé pour la bonne bouche l'information suivante. Une maison d'édition, bien intentionnée, avait soumis à Staline le manuscrit d'une future publication intitulée *Histoires sur l'enfance de Staline*. Celui-ci répondit que le livre avait été écrit «par des menteurs, peut-être des menteurs de bonne foi» et il ajoutait: «L'essentiel est que le livre a tendance à inculquer au peuple soviétique (et aux peuples en général) le culte de la personnalité des chefs et des héros infailibles. C'est dangereux et nuisible»<sup>9</sup>. L'Histoire sourira peut-être un jour de l'hypocrisie de Staline, mais elle devra aussi admettre qu'il était orfèvre en la matière.

Le jeu des parallélismes peut mener loin. C'est ainsi que l'appréciation de Nadiejda, la compagne de Lenine: «Lenine se conduisait en égal au milieu d'égaux, auxquels il était attaché par toutes les fibres de son coeur»<sup>10</sup> fait songer aux vv. 129-132 de *De laude Pisonis*, que je persiste à croire avoir été la première oeuvre de Calpurnius:

... *Tu mitis et acri  
asperitate carens positoque per omnia fastu  
inter et aequales unus numeraris amicos,  
obsequiumque doces et amorem quaeris amando*

Il y a beaucoup de chances que Nadiejda n'ait jamais lu le *De laude Pisonis*.

8 Cf. *Istoriia Gosoudarstva Rosskiiskogo (Histoire de l'Etat Russe)* (Saint-Petersbourg 1892), p. 106.

9 Cf. «Voprosy istorii», dans *Questions d'histoire*, 1953, n. 11, p. 21.

10 Cf. N. N. Kroupskaia, *O Lenine* (Moscou 1960), p. 13.

Depuis les études que Sarpe, Haupt et Bort ont consacrées à Calpurnius on admet en général <sup>11</sup> que le poète a chanté Néron dans ses *Bucoliques* I, III et VII. J'ai cru pouvoir corroborer la thèse néronienne <sup>12</sup>. Les trois églogues néroniennes présentent d'autant plus d'intérêt qu'elles sont, en quelque sorte, un des témoins majeurs de ce que les historiens ont appelé le premier *quinquennium* néronien <sup>13</sup>. De plus, il faut reconnaître que, peut-être pour se distinguer de Virgile, Calpurnius a réussi à marier ingénieusement et harmonieusement le genre bucolique et le genre panégyrique.

Pour montrer à quel point le poète s'est fait le desservant de Néron, il faudrait citer de très longs passages des *Bucoliques*. Il est certain, par exemple, que la majeure partie du *uaticinium* de Faune dans la *Bucolique I* (vv. 36-88) est une sorte d'évangile annonçant la nature du futur gouvernement de Néron. Ce texte est pleinement corroboré par le discours programmatique prononcé par Néron devant le sénat, mais composé en réalité par Sénèque <sup>14</sup>.

Les félicités à venir sont marquées par de nombreux futurs: *uentura* (v. 34), *afferet* (v. 41), *abiget* (v. 41), *dabit* (v. 46), *torquebit* (v. 48), *geret* (v. 50), *deflebit* (v. 51), *ducet* (v. 51), *subigentur* (v. 52), *inmergentque* (v. 53), *timebunt* (v. 53), *aderit* (v. 54), *lassabit* (v. 61), *numerabit* (v; 62), *aderit* (v. 63), *accipiet* (v. 71), *aderit* (v. 72), *reddet* (v. 73), *auferet* (v. 73), *excipiet* (v. 85). Partant, la *Bucolique IV* me semble être chronologiquement la deuxième bucolique néronienne. Cette mise au point m'apparaît d'autant plus évidente quand on constate que le v. 85 de la *Bucolique IV* calpurnienne:

*perpetuamque regit et iuuenili robore pacem.*

rappelle le v. 17 de la *Bucolique IV* virgilienne:

11 La question a été remise sur le tapis ces dernières années. Je me propose d'y revenir dans un autre article.

12 Cf. «A quelle époque vécut Calpurnius?», dans *Neronia* 3, Actes du III<sup>e</sup> Colloque International de la Société Internationale d'Etudes Néroniennes (Varenna-Juin 1982), Rome, pp. 136-158.

13 A la vérité, J. Hubaux, H. Bardon, J. M. C. Toynbee, R. S. Rogers, B. Luiselli et P. T. Bicknell estiment que la *Bucolique I* date du second *quinquennium*. La question est analysée dans ma future édition des oeuvres de Calpurnius.

14 Cf. Tac., *Ann.*, 13, 4.

*pacatumque reget patriis uirtutibus orbem.*

Il tombe sous le sens que *reget* promet une paix future chez Virgile, tandis que *regit* constate sa réalité présente chez Calpurnius. Or au v. 54 de sa *Bucolique I*, Calpurnius, à l'instar de Virgile, avait promis une paix future:

*candida pax aderit...*

A peine d'être pris en flagrant délit de mensonge, Calpurnius ne pouvait parler de paix présente dans sa *Bucolique IV* si celle-ci ne régnait pas effectivement. Si notre poète n'a pas donné à son évocation de la paix l'ampleur que le passage de Tacite semblait réclamer, c'est que d'abord il est poète et non historien, c'est ensuite que, précisément parce qu'il savait comme tous ses contemporains que cette paix était vacillante, *iuuenili robore*, dans le même v. 85, promet en quelque sorte, une vertu apotropaïque.

Si, dans la *Bucolique I*, Néron est déjà divinisé (vv. 46, 73, 84), c'est dans la *Bucolique* que son rôle sotériologique est le mieux marqué. On le voit se manifester dans les vv. 47-49:

*... non ipse daret mihi forsitan aurem  
ipse deus uacuum longeque sonantia uota  
scilicet extremo non exaudiret in orbe*

éclater dans les vv. 84-86:

*at mihi, qui nostras praesenti numine terras  
perpetuamque regit iuuenili robore pacem,  
laetus et augusto felix arrideat ore*

On voit se dessiner l'assimilation de Néron à Apollon dans la strophe qui suit immédiatement ce passage (vv. 87-91):

*Me quoque facundo comitatus Apolline Caesar  
respiciat, montes neu dedignetur adire,  
quos et Phoebus amat, quos Iuppiter ipse tuetur:  
in quibus augustos uisuraque saepe triumphos  
laurus fructificat uicinaque nascitur arbos*

On retiendra aussi, dans ce passage, le v. 90, dont le ton prophétique annonce les futures victoires de Néron.

Quand on lit le v. 107:

*scilicet omnis eum tellus, gens omnis adorat,*

comment ne pas penser au Néron dont les cinq premières années de règne furent empreintes de la plus parfaite et de la plus entière félicité, années durant lesquelles l'Agrippinide ne cessa d'être le prince charmat qui traînait tous les cœurs après lui, dont Racine faisait dire à Burrhus dans son *Britannicus*:

«Quel plaisir  
 Quel plaisir de penser et de dire en vous-même:  
 Partout, en ce moment, on me bénit, *on m'aime*;  
 On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer,  
 Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer,  
 Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage,  
 Je vois voler partout les cœurs à mon passage».

Peut-être préférera-t-on retrouver dans ces vers l'un des thèmes fondamentaux du *De Clementia* de Sénèque. Quant à moi, sans gager à toute outrance que Racine s'est inspiré de Calpurnius, puisque nous ne savons pas s'il l'a lu, je ne repousse pas l'idée qu'il s'agirait plutôt d'une amplification poétique fortuite du v. 107 de la *Bucolique IV*.

Le rôle sotériologique du prince reparaît dans l'éloge de la luxuriance à la campagne, comme on le voit par les vv. 112-116:

*Illius ut primum senserunt numina terrae  
 coepit et uberior, sulcis fallentibus olim,  
 luxuriare seges tandemque legumina plenis  
 uix resonant siliquis; nec praefocata malignum  
 messis habet lolium nec inertibus albet auenis*

et pas les vv. 122-126:

*Ille dat, ut primas Cereri dare cultor aristas  
 possit et intacto Bromium perfundere uino  
 ut nudus ruptas saliat calcator in uuas  
 utque bono plaudat paganica turba magistro,  
 qui facit egregios ad peruia compita ludos*

Le thème de la paix revient aux vv. 127-131:

*Ille meis pacem dat montibus: ecce per illum  
seu cantare iuuat seu ter pede laeta ferire  
carmina, nullus obest; licet et cantare choreis,  
et cantus uiridante licet mihi condere libro,  
turbida nec calamos iam surdant classica nostros*

et au v. 146

*... coeptamque, pater, ne desere pacem!*

non sans que le poète y ait introduit un élément nouveau, à savoir l'assimilation de Néron à Jupiter ou à un dieu quelconque, dans les vv. 142-144:

*Tu quoque mutata seu Iuppiter ipse figura,  
Caesar, ades seu quis superum sub imagine falsa  
mortalique lates (etenim deus)...*

Les strophes amébées chantées para Corydon et Amyntas ont paru si belles à leur juge poétique, Mélibée, que ce dernier, dans son enthousiasme, va jusqu'à les trouver supérieures aux vers d'Ovide (vv. 149-151):

*Verum, quae paribus modo concinuistis auenis,  
tan liquidum, tam dulce canunt, ut non ego malim  
quod Peligna solent examina, lambere nectar*

Si, dans la Bucolique VII, la personne de Néron se trouve de beaucoup moins évoquée au profit de la *uenatio* que le prince a donnée dans un amphithéâtre de bois et qui constitue «la pièce de résistance» du poème, des deux vers (vv. 83-84) contiennent un portrait de l'empereur hautement allusif:

*... ac nisi me uisus decepit, in uno  
et Martis uultus et Apollinis esse putatur*

L'assimilation à Apollon n'est pas nouvelle, on l'a vue plus haut, mais l'assimilation à Mars, mise en avant d'ailleurs, est nouvelle. A tort ou à raison, il me semble qu'il y a ici une allusion au fait que, après la retraite des Parthes en 55, le sénat avait émis l'avis de voter des supplications en l'honneur de Néron, de lui décerner

la robe triomphale ainsi que les honneurs de l'*ouatio*, et, enfin, de lui élever dans le temple de Mars Ultor une statue aussi haute que celle du dieu<sup>15</sup>. A remarquer que Néron est également comparé à Mars par Antiphile<sup>16</sup> et par Apollonidas<sup>17</sup>. Il est possible que Néron ait été statufié en Mars<sup>18</sup>. Il n'est pas douteux que son assimilation à Mars devait énormément plaire à l'empereur, d'abord en raison du rôle tutélaire, donc sotériologique, du dieu et ensuite parce que son *cognomen* Nero évoquait Nerio, parèdre sabine de Mars. D'ailleurs, en procédant de la sorte, Calpurnius est parfaitement conséquent avec lui-même. Je rappelle au préalable que, lorsque Néron fut intronisé, c'était un adolescent âgé de 17 ans. Or, outre les deux derniers vers de la *Bucolique* 7 que je viens de citer, on lit encore en *Bucolique* 1, 84-88:

*Scilicet ipse deus Romanae pondera molis  
fortibus excipiet sic inconcussa lacertis  
ut neque translati sonitu fragor intonet orbis  
nec prius ex meritis defunctos Roma penates  
censeat, occasus nisi cum respexerit ortus*<sup>19</sup>.

et en *Bucolique* 4, 84-85:

*at mihi, qui nostras praesenti numine terras  
perpetuamque regit iuuenili robore pacem*

Cueillons dans ces trois textes les termes *fortibus*, *iuuenili robore* et *Martis*, puis songeons aux impératifs d'un genre où le panégyrique se marie au bucolique. Le fait que Néron, en la dix-septième année de sa vie, ne mérite apparemment pas ces épithètes flatteuses suscite le scepticisme. De plus, on sait que ce n'est que bien plus tard que Néron songera à imiter les travaux d'Hercule<sup>20</sup>. Aussi est-on à tout le moins surpris de le voir évoqué en

15 Cf. Tac., *Ann.*, 13, 8, 1.

16 Cf. *Anth. Pal.*, 9, 17.

17 Cf. *Anth. Pal.*, 9, 287.

18 Cf. la statue n. 447 de la Ny Carlsberg Glyptotek.

19 Pour la signification des vv. 87-88, cf. mon article «Quand le couchant aura vu derrière lui se lever des aurores», dans *Neronia* 1977, Actes du 2.<sup>e</sup> Colloque de la Société Internationale d'Études Néroniennes publiés par J. M. Croisille et P. M. Fauchère (Clermont-Ferrand 1982), pp. 173-189.

20 Cf. Suet., *Ner.* 53, 3.

Atlas dans la *Bucolique I*. Partant, il peut ne pas paraître étonnant que Raynaud n'ait voulu voir dans ces éloges que «monnaie courante chez les anciens poètes vis-à-vis des maîtres du jour»<sup>21</sup>. Ce sont pourtant précisément ces mêmes éloges qui prennent une tout autre valeur quand on s'aperçoit qu'ils s'appliquent très étroitement au prince auquel ils sont adressés. Car tout s'éclaire quand on se reporte à Suétone<sup>22</sup>: *Inter cognomina autem et Neronis asumpsit* (sc. *patricia gens Claudia*) *quo significatur lingua sabina fortis ac strenuus*, à Aulu-Gelle<sup>23</sup>: *In his* (sc. *libris sacerdotum et antiquis orationibus*) *scriptum est: «Luam Saturni, Salaciam Neptuni, Horam Quirini, Virites<sup>24</sup> Quirini, Maiam Volcani, Heriem Iunonis, Moles Martis Neriemque Martis*, et si l'on songe également que l'adjectif *neriosus* est glosé *fortis*<sup>25</sup>.

Il appert donc que Calpurnius a joué sur le sens, en sabin, du *cognomen* Nero, ce qui lui permettait par la même occasion de rappeler que le *deus* qu'il chantait appartenait à la *gens Claudia*<sup>26</sup>. De la sorte, dès la *Bucolique I*, le poète, par le canal des vv. 45 et 88, faisait connaître à son lecteur la double appartenance familiale de son héros: la *gens Iulia* et la *gens Claudia* —et ceci, dans l'ordre d'importance.

Puisque Roy Medvedev s'est cru autorisé à comparer Staline à Néron, je ne vois pas pourquoi j'hésiterais à m'accorder pareille autorisation. Je pense en effet que le lecteur qui s'est pénétré des passages les plus néroniens de la *Bucolique IV* trouvera «un air de famille» à ces vers écrits par Djamboul, barde quasi centenaire du Kazakstan<sup>27</sup>:

Tendrement le soleil brille, tout là-haut  
Et qui ne sait que le soleil c'est Toi<sup>28</sup>.  
En clapotant les vagues du lac chantent les louanges de Staline,

21 Cf. *Poetae Minores* (Paris 1931), p. 35.

22 Cf. Suet., *Tib.*, 1, 5.

23 Cf. *N.A.*, 13, 23, 2.

24 Peut-être convient-il de lire *Curites* (cf. mon article en collaboration avec E. Paratore) «Varron avait raison», dans *L'Antiquité Classique*, 42, 1973, p. 57.

25 Cf. Gloss. 4, 124, 22; 5, 468, 2.

26 Cf. A. Ernout-A. Meillet, *Dictionnaire Etymologique de la Langue Latine. Histoire des mots*, 4.<sup>e</sup> éd. (Paris 1959). s. u. *Nerô*; A. Walde-J. B. Hofmann, *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, 4.<sup>e</sup> éd. (Heidelberg 1965) s. u. *neriōsus*.

27 Publiés dans la *Pravda* le jour anniversaire de l'ouverture du XVIII<sup>e</sup> Congrès du Parti Communiste.

28 Staline est le soleil comme Néron est Apollon.

Les pics éclatant de neige chantent les louanges de Staline.  
Les mille et mille fleurs des prés te rendent grâces<sup>29</sup>,  
les puissants essaims d'abeilles te rendent grâces aussi, Staline,  
O toi, héritier de Lénine, toi, notre Lenine<sup>30</sup>!  
Prenez garde, Samourais! Ne touchez pas à notre paradis soviétique!

Il est hautement vraisemblable que le vieux Djamboul, confiné dans sa steppe désertique, n'ait pas puisé son lyrisme dans celui de Calpurnius. Que conclure de ces vagues ressemblances sinon que les lois de la flagornerie, à l'instar de celles de la *laus*, sont de tous les temps comme de tous les lieux. Eden, âge d'or, nirvâna sont tout autant de paradis perdus que l'homme, par haine du présent, depuis des siècles, tente en vain de reconquérir...

RAOUL VERDIÈRE

29 Cf. *Buc.*, 4, 109-116.

30 Cf. *Buc.*, 4, 92-94 et 142-144.